

<b>Title</b>	<b>La botanique, une passion contre les passions</b>
<b>Author(s)</b>	<b>Cook, GA</b>
<b>Citation</b>	<b>La botanique, une passion contre les passions. In Berchtold, J ... (Eds.)(et al), Rousseau, passionnément: mes passions m'ont fait vivre, et mes passions m'ont tue : exposition organise e pour le tricentenaire de la naissance du philosophe; Montmorency, Muse e Jean-Jacques Rousseau - 9 juin - 9 de cembre 2012 , p. 55-65. Montmorency: Mairie, 2012</b>
<b>Issued Date</b>	<b>2012</b>
<b>URL</b>	<b><a href="http://hdl.handle.net/10722/161111">http://hdl.handle.net/10722/161111</a></b>
<b>Rights</b>	<b>Creative Commons: Attribution 3.0 Hong Kong License</b>

MUSÉE JEAN-JACQUES ROUSSEAU DE MONTMORENCY

# { "Rousseau, Passionnément

*"Mes passions m'ont fait vivre,  
et mes passions m'ont tué"*

Exposition organisée  
pour le tricentenaire de la naissance du philosophe

9 juin - 9 décembre 2012

# { Catalogue

## **Auteurs des articles**

Jacques BERCHTOLD : professeur de littérature française, Université Paris-Sorbonne, président de la Société française d'étude du dix-huitième siècle, membre du comité scientifique du Musée J.-J. Rousseau de Montmorency

Bruno BERNARDI : philosophe, responsable du Groupe Jean-Jacques Rousseau, Institut d'histoire de la pensée classique (UMR 5037 du CNRS), membre du comité scientifique du Musée J.-J. Rousseau de Montmorency

Alexandra COOK : professeur de philosophie, Université de Hong-Kong

Claude HABIB : professeur de littérature française, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

François JACOB : directeur de l'Institut et Musée Voltaire, secrétaire général de la Société Jean-Jacques Rousseau de Genève, membre du comité scientifique du Musée J.-J. Rousseau de Montmorency

Catherine KINTZLER : professeur émérite de philosophie à l'Université Charles de Gaulle Lille-3, membre du comité scientifique du Musée J.-J. Rousseau de Montmorency

## **Auteurs des notices**

Laurence FEO

Chantal MUSTEL

Michel RIVAL, bibliothécaire, Université Paris 13

## **Normalisation des textes et des notices**

Michel RIVAL

## **Collaboratrices**

Pauline PREVOT

Laure QUEROUIL

## **Graphisme**

Agence BUILDDOZER

Vincent COUPPEY



# { La botanique, une passion contre les passions

ALEXANDRA COOK

“Je dois certainement ma vie aux plantes [...] je leur dois d’en couler encore avec agrément quelques intervalles au milieu des amertumes dont elle est inondée [...]”<sup>1</sup>.”

## La botanique : une “pharmacie” pour l’âme

Après avoir critiqué dans son *Discours sur les sciences et les arts* le rôle de la science dans la société, Rousseau fait de la botanique une thérapie : “Si l’étude des plantes me purge l’âme, c’est assez pour moi, je ne veux point d’autre pharmacie<sup>2</sup>.” La botanique est la seule science salvatrice : “Cette étude si conforme à ma vie ambulante m’amusera beaucoup et me sera salutaire<sup>3</sup>.” Cette “pharmacie” étudie les plantes en tant que telles et n’a aucune visée médicinale ou utilitaire<sup>4</sup>. Ce faisant, Rousseau bouleverse la botanique traditionnelle.

Mais de quel mal a-t-il besoin de se purger quand il propose la botanique comme unique “pharmacie” ? Il cherche à se protéger des passions suscitées par le désir de vengeance qu’il nourrit à l’encontre de ses persécuteurs présumés.

La botanique est la réponse épicurienne ou stoïcienne à cette question. Rousseau semble avoir suivi la même voie que les stoïciens qui ont cherché à combattre les passions par la méditation : “Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie<sup>5</sup>.”

La botanique dissipe le désir de vengeance :

“[...] C’est le moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine et pour trouver encore dans ma destinée du goût à quelque amusement, il faut assurément avoir un naturel bien épuré de toutes passions irascibles. C’est me venger de mes persécuteurs à ma manière, je ne saurais les punir plus cruellement que d’être heureux malgré eux<sup>6</sup>.”

La botanique permet d’accéder à une humeur neutre et calme, à un détachement stoïque<sup>7</sup> : “L’étude de la nature nous détache de nous-mêmes<sup>8</sup>.” Elle calme les émotions en concentrant l’esprit sur quelque chose d’extérieur à soi : une “âme expansive cherche [...] à étendre ses sentiments et son existence sur d’autres êtres<sup>9</sup>.” Elle n’est pas seulement une question d’appréciation d’un joli paysage ou d’un “spectacle”, mais plutôt, une activité contemplative basée sur la connaissance, une science. Il est impossible, affirme Rousseau, d’apprécier l’ensemble sans “quelque idée du système végétal” et “cette chaîne de rapports et de combinaisons qui accable de ses merveilles l’esprit de l’observateur<sup>10</sup>.”

La structure des plantes, les organes reproducteurs, les analogies entre les diverses parties de la plante et, d’une façon générale, l’aspect ou le “port” de la plante sont objets de la contem-

{ *Planche Delphinium consolida de  
l’Herbier pour Mademoiselle De Lessert*  
par J.-J. Rousseau, 1773-1774 (Cat. n°89)

1 Rousseau à Du Peyrou, lettre du 19 décembre 1768, CC 6509.

2 *Fragments de botanique*, OC IV, p. 1251.

3 Rousseau à Malesherbes, lettre du 11 novembre 1764, CC 3638.

4 *Fragmens pour un dictionnaire des termes d’usage en botanique*, OC IV, p. 1201; *Rousseau juge de Jean-Jacques*, 2<sup>e</sup> dialogue, OC I, p. 833.

5 *Rêveries d’un promeneur solitaire*, 7<sup>e</sup> promenade, OC I, p. 1062.

6 *Rêveries*, 7<sup>e</sup> promenade, OC I, p. 1061.

7 Les philosophes ont vu dans Epicure l’apôtre des “jouissances tranquilles” ou du repos. Voir Robert Mauzi, *L’idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1979, p.16.

8 Rousseau à la duchesse de Portland, lettre du 3 septembre 1766, CC 5400.

9 *Rêveries*, 7<sup>e</sup> promenade, OC I, p. 1066.

10 *Les Confessions*, livre 12, OC I, p. 641.

plation. Rousseau s'engage dans une minutieuse et tranquille observation, errant de plante en plante "nonchalamment", "brouyant [son] foin presque par hasard", cueillant des spécimens ici et là<sup>11</sup>. Parfois, il s'allonge sur le sol et contemple ses sujets : "Là je me couchais auprès de la plante en question par terre pour l'examiner sur pied, tout à mon aise<sup>12</sup>."

Cette concentration sur les détails des plantes calme l'âme : "J'y trouverais cette précieuse sérénité d'âme que donne la contemplation des merveilles qui nous entourent, et, que j'en devinsse ou non meilleur botaniste, j'en deviendrais à coup sûr et plus sage et plus heureux [...]. Plus l'âme s'éclaire et s'instruit, plus le cœur demeure plus paisible<sup>13</sup>." Cette affirmation obéit à l'apprentissage de Sénèque, le stoïcien romain : "Qu'est ce qu'une vie heureuse ? La paix et la constante tranquillité<sup>14</sup>." Rousseau généralise sa thérapie botanique : "A tout âge l'étude de la nature émousse le goût des amusements frivoles, prévient le tumulte des passions et porte à l'âme une nourriture qui lui profite en la remplissant du plus digne objet de ses contemplations<sup>15</sup>."

## La pharmaco-herboristerie de Mme de Warens

Rousseau se familiarise avec la pharmacologie liée aux plantes, une branche de la chimie, lors de son séjour chez madame de Warens, à Annecy puis à Chambéry. Lorsqu'il rencontre pour la première fois, en 1728, Françoise Louise de la Tour du Pil, baronne de Warens, aristocrate non conformiste originaire de

Vevey, Rousseau a seize ans, elle vingt-neuf. Il en fait sa "maman" qui va le convertir au catholicisme, l'éduquer et l'initier à la vie.

Rousseau assiste Madame de Warens dans l'entreprise pharmaceutique qu'elle dirige avec son valet, Claude Anet, "un paysan de Moutru qui dans son enfance herborisait dans le Jura pour faire du thé de Suisse [...]". Il se passionna si bien pour l'étude des plantes [...] qu'il devint un vrai botaniste, et s'il ne fut mort jeune il se serait fait un nom dans cette science<sup>16</sup>."

De 1728 à 1742, en compagnie de "maman", Rousseau se confronte à la botanique utilitaire : "Elle ne recherchait que les plantes usuelles pour les appliquer à ses drogues<sup>17</sup>." Cette approche contrarie l'idée qu'il se fait de cette science : "La botanique, la chimie et l'anatomie confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servaient qu'à me fournir de sarcasmes plaisants toute la journée, et à m'attirer des soufflets de temps en temps<sup>18</sup>." Il éprouve de l'aversion pour la botanique pharmacologique, ne la voyant, "avec une sorte de mépris et même de dégoût [...], que comme une étude d'apothicaire<sup>19</sup>."

Alors que Rousseau incline au mépris envers la botanique, Anet lui en montre un autre aspect : "Le contentement que je voyais dans les yeux d'Anet revenant chargé de plantes nouvelles me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui<sup>20</sup>." Depuis le début, ce n'était pas l'utilité de la botanique qui avait attiré Rousseau, mais plutôt le "contentement" de rencontrer des plantes et le "spectacle" de la nature :

11 *Les Confessions*, livre 12, OC I, p. 641.

12 *Les Confessions*, livre 12, OC I, p. 643.

13 Rousseau à la duchesse de Portland, lettre du 3 septembre 1766, CC 5400.

14 Sénèque, lettre 92.3, LS 63F (A. A. Long et D. N. Sedley, *The Hellenistic philosophers: translations of the principal sources with philosophical commentary*, volume 1, Cambridge : Cambridge University Press, 1987, p. 396).

15 Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 22 août 1771, CC 6883.

16 *Les Confessions*, livre 5, OC I, p. 177.

17 *Les Confessions*, livre 5, OC I, p. 180.

18 *Les Confessions*, livre 5, OC I, p. 180.

19 *Les Confessions*, livre 5, OC I, p. 205.

20 *Les Confessions*, livre 5, OC I, p. 180.



Lettre de J.-J. Rousseau à Madame de Warens  
Lyon, le 19 avril 1741 (Cat. n°79)

“Je suis presque assuré que si j’y avais été une seule fois cela m’aurait gagné, et je serais peut-être aujourd’hui un grand botaniste, car je ne connais point d’étude au monde qui s’associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes, et la vie que je mène depuis dix ans à la campagne n’est guère qu’une herborisation continuelle<sup>21</sup>.”

Dans les années 1740, Rousseau étudie la chimie à Paris avec Dupin de Francueil et fait la connaissance de sa belle-mère, Louise Marie Madeleine Dupin, dont il sera le secrétaire à partir de 1745 : “M. de Francueil suivait alors l’histoire naturelle et la chimie et faisait un cabinet [d’histoire naturelle]. Je crois qu’il aspirait à l’Académie des sciences : il voulait pour cela faire un livre, et il jugeait que je pouvais lui être utile dans ce travail<sup>22</sup>.” En mars 1743, les deux élèves assistent aux célèbres leçons du chimiste Guillaume François

Rouelle (1703-1770), au Jardin du roi : “Nous commençâmes ensemble un cours de chimie chez Rouelle<sup>23</sup>.” En 1747, Rousseau et Francueil installent un laboratoire “au Château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri Second pour Diane de Poitiers<sup>24</sup>”, propriété des Dupin.

Les plantes jouent un rôle majeur dans la chimie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un manuscrit de Rousseau fait référence à soixante-six mémoires de l’Académie royale des sciences, dont la majorité porte sur des expériences de chimie réalisées à partir des plantes<sup>25</sup>. Finalement, Rousseau rejette ces recherches :

“L’art d’étudier les plantes par la combinaison de leurs mixtes qui composent leur substance, l’art d’en déterminer les vertus médicinales vraies ou fausses soit par l’expérience et l’observation toujours imparfaite et trompeuse soit par l’analyse chimique encore plus fautive n’a rien de commun avec la botanique<sup>26</sup>.”

## Môtiers : les premiers pas en botanique

Après son départ de Montmorency qui fait suite à la condamnation de *l’Emile* par le Parlement de Paris le 9 juin 1762, Rousseau se réfugie à Yverdon où il retrouve un vieil ami, Daniel Roguin, rencontré à Paris en 1742. Le 19 juin suivant, Genève condamne à son tour *l’Emile*, mais aussi le *Contrat social* à être brûlés sur la place publique ; leur auteur est menacé d’arrestation.

Le 10 juillet, chassé d’Yverdon par le gouvernement de Berne, il gagne Môtiers, un

21 *Les Confessions*, livre 5, OC I, p. 180.

22 *Les Confessions*, livre 7, OC I, p. 341.

23 *Les Confessions*, livre 7, OC I, p. 293.

24 *Les Confessions*, livre 7, OC I, p. 342.

25 Bibliothèque universitaire et publique de Neuchâtel, Ms R 81.

26 *Fragments de botanique*, OC IV, p. 1249.

petit village du Val-de-Travers qui relève de la principauté prussienne de Neuchâtel. A l'invitation de Julie Boy de La Tour, nièce de Daniel Roguin et veuve d'un banquier de Neuchâtel dont elle a repris l'activité<sup>27</sup>, il s'installe dans une maison que celle-ci a mise à sa disposition. Sa fille, Madeleine Catherine Delessert, sera l'élève de Rousseau en botanique.

A Môtiers, Rousseau est subjugué par l'abondance des richesses naturelles du Val-de-Travers, même en hiver ; il en fait l'éloge :

“[...] Si la première impression de tout cela n'est pas agréable, elle change insensiblement par un examen plus détaillé, et dans un pays où l'on croyait avoir tout vu du premier coup d'œil on se trouve avec surprise environné d'objets chaque jour plus intéressants. [...] Tout le pays est plein de curiosités naturelles qu'on ne découvre que peu à peu, et qui par ces découvertes successives lui donnent chaque jour l'attrait de la nouveauté. La botanique offre ici ses trésors à qui saurait les connaître, et souvent en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares, je les foule à regret sous le pied d'un ignorant<sup>28</sup>.”

Ici, Rousseau pratique la botanique seul, ou avec des amis, remplissant sa tête – métaphoriquement – de paille :

“Mes courses dans nos montagnes si riches en plantes m'ont donné du goût pour la botanique, cette occupation convient fort à une machine ambulante à laquelle il est interdit de penser. Ne pouvant laisser ma tête vide je la veux empailler, c'est de foin qu'il faut l'avoir pleine pour

vivre libre et vrai, sans crainte d'être décré-  
té<sup>29</sup>.”

En dépit de ses tentatives pour trouver la tranquillité, le philosophe rencontre des difficultés croissantes liées à ses opinions religieuses.

En s'installant à Môtiers, dans la principauté de Neuchâtel, Rousseau passe sous la juridiction de Frédéric le Grand, roi de Prusse et ami des philosophes, dont Voltaire. En avril 1763, le gouverneur de Neuchâtel, George Keith, dit “Milord Maréchal”, obtient à la veille de son départ pour Postdam, la naturalité neuchâtoise de Rousseau, lui assurant ainsi de ne pas devenir apatride. Cela ne l'empêchera pas d'être exposé au courroux de la “Vénérable Classe” des pasteurs<sup>30</sup>.

En septembre 1765, après la “lapidation” de sa maison par une foule belliqueuse, le philosophe trouve refuge dans l'île Saint-Pierre, sur le lac de Bièvre, qu'il décrit poétiquement dans la cinquième promenade des *Rêveries*. Tout aussitôt, il commence à établir une *Flora petrinsularis*<sup>31</sup>. Mais le gouvernement de Berne l'expulse de l'île en octobre 1765.

## Les maîtres de botanique

Trois botanistes neuchâtois de renommée internationale guident les premiers pas de Rousseau. Le premier d'entre eux, qu'il ne rencontra jamais, est le docteur Laurent Garcin (1683-1752), médecin à la Compagnie hollandaise des Indes, membre de la Société royale de Londres et associé étranger de l'Académie royale des sciences de Paris ; en son honneur, Linné attribuera le nom de *Garcinia* à un genre. En 1739, de retour chez lui avec le

<sup>27</sup> Le 27 juillet 1762, Rousseau lui confie un placement de 1 000 écus (3 131 livres). Cette somme sera transférée sur un compte au bénéfice de Thérèse, sa gouvernante épousée le 30 août 1768. Voir OC I, p. 1565, note 2.

<sup>28</sup> Rousseau au maréchal de Luxembourg, lettre du 28 janvier 1763, CC 2457.

<sup>29</sup> Rousseau à Duclos, lettre du 2 décembre 1764, CC 3691.

<sup>30</sup> Voir Rousseau, *Lettres écrites de la montagne*, OC III, p. 797 ; *Les Confessions*, livre 12, OC I, pp. 596-600.

<sup>31</sup> *Les Confessions*, livre 12, OC I, p. 642 ; *Rêveries*, 5<sup>e</sup> promenade, OC I, pp. 1042-1043.



système de classification sexuelle de Linné en poche<sup>32</sup>, Garcin enseigne la botanique et collabore avec les médecins Jean-Antoine d'Ivernois et Abraham Gagnebin, les futurs maîtres de botanique de Rousseau. *Les Fragmens pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique*, longtemps attribués à Rousseau, sont l'œuvre du fils de Laurent Garcin, Jean Laurent (1733-1781), qu'il préparait pour publication en 1782<sup>33</sup>.

Rousseau fait la connaissance du deuxième, lorsqu'en octobre 1762, il fait appel à lui pour soigner un ami venu le visiter. Le docteur Jean Antoine d'Ivernois (1703-1765), médecin du roi de Prusse et membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, "jouissait d'une grande considération comme médecin et naturaliste<sup>34</sup>." Il est l'auteur de la première flore de la région, dans laquelle il clarifie les systèmes de classification de Tournefort, Haller, et Linné. A son propos, Rousseau se rappelle : "Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, et à la botanique pour toute occupation. Déjà vieux j'en avais pris la première teinture en Suisse auprès du docteur d'Ivernois<sup>35</sup>."

Abraham Gagnebin (1707-1800), le troisième maître de Rousseau, est un expert des plantes de Suisse romande qui collabora avec le grand botaniste helvétique Albrecht von Haller :

"Gagnebin de la Ferrière, le plus intrépide nomenclateur de plantes qui ait peut-être

jamais existé sur ce globe [...] avait dans la tête et présent à la mémoire, douze à quinze mille noms de végétaux avec les diverses phrases caractéristiques employées par les plus célèbres botanistes<sup>36</sup>."

Sa collection d'histoire naturelle était si vaste qu'il dut abandonner sa maison et résider dans l'auberge locale<sup>37</sup>.

Dans la septième promenade des *Rêveries*, Rousseau évoque en quelques lignes la campagne d'herborisation de juillet 1764 dans les montagnes du Val-de-Travers avec quatre amis qui partagent sa passion. L'un d'eux, François Louis d'Escherny en donne un récit plus détaillé :

"Nous avons une partie du vallon à traverser pour arriver au pied de la montagne de Chasseron, et comme nous ouvrons une campagne qui devait durer plus d'un jour [...], il s'agissait d'avoir des vivres et de camper. Nous avons pourvu à tout ; nos magasins portatifs reposaient sur le dos d'une mule ; ils consistaient en couvertures pour la nuit, en pâtés, volailles et gibier rôti ; cantine bien fournie. Le justicier Leclerc était le pourvoyeur. M. Du Peyrou avait soin des herbiers. Le colonel de Pury était notre éclaireur, il portait la boussole, car dans la sombre épaisseur des forêts on ne peut se guider qu'en connaissant le nord. Accoutumé aux pays de montagnes où j'ai vécu si longtemps, je fus créé fourrier : j'avais, de plus, la garde du café et l'emploi de le faire. Muni d'un

32 Gagnebin à Haller, lettre du 25 novembre 1739. Voir Marcel S. Jacquat, "Abraham Gagnebin : médecin (1707-1800)", M. Schlup (éd.), dans *Biographies neuchâteloises*, Hauterive, 1996, volume 1, p.101. Le système de classification sexuelle classe les plantes en fonction du nombre et de la position de leurs parties sexuelles : les étamines et le pistil.

33 Alexandra Cook, *Jean-Jacques Rousseau and botany : the salutary science*, Oxford : The Voltaire Foundation, à paraître en décembre 2012 ; Alexandra Cook, "Un ouvrage fautif ? La fabrication posthume des *Fragmens pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique* de Jean-Jacques Rousseau", dans *Annales de la société Jean-Jacques Rousseau*, 2013, tome 50.

34 Jules Thurmann, *Abraham Gagnebin de la Ferrière*, Porrentruy, 1851, p. 13.

35 *Rêveries*, 7<sup>e</sup> promenade, OC I, p. 1060.

36 François-Louis d'Escherny, *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, Paris, 1811, volume 3, pp. 42-43. Noble de Neuchâtel, d'Escherny (1733-1815) partageait avec Rousseau son goût pour la musique, mais il se brouilla avec lui. Rallié à la Révolution française, il faillit être exécuté parce qu'il avait "l'air d'un aristocrate et d'un traître". Voir Frédéric Alexandre-Marie Jeanneret et James-Henri Bonhôte, "D'Escherny", dans *Biographie neuchâteloise*, Le Locle, 1863, volume 1, p. 317.

37 Jules Thurmann, *Abraham Gagnebin...*, p. 43.

briquet que je garde précieusement, c'était moi qui dans le bois allumais le feu, comme le plus adroit à le reproduire, et à donner au café sa juste cuisson. Rousseau, comme le plus âgé, était le capitaine de la petite troupe chargé de la discipline du corps et d'y maintenir l'ordre et la subordination<sup>38</sup>."



Rousseau herborisant avec des amis dans la montagne de Chasseron près de Môtiers  
par Bouquet, d'après F. Catel, XIX<sup>e</sup> siècle (Cat. n°82)

Du 16 au 25 juin 1765 Rousseau séjourne à la Ferrière chez Gagnebin avec lequel il herborise et qui lui montre comment réaliser une collection de plantes séchées. Le 25 juillet, accompagné de ses quatre amis, Rousseau repart dans une nouvelle campagne d'herborisation au Creux-du-Van, un cirque rocheux également situé dans le Val-de-Travers, sous la conduite de son mentor.

Parmi les nombreux professeurs de Rousseau on peut également citer Antoine Gouan (1735-1821) et Pierre Clappier (1734-1793), de Montpellier, l'abbé Jean-Baptiste François Rozier (1734-1793), Joseph Dombey (1742-1794), de Lyon, et, les plus importants, Bernard (1699-1777) et Antoine Laurent de Jussieu (1748-1836), partisans de la méthode naturelle au Jardin du roi à Paris<sup>39</sup>.

### Lectures botaniques

Rousseau regrette que les livres de botanique soient écrits pour les "maîtres", et non pour des novices<sup>40</sup> :

"Tous les livres du monde ne valent pas un bon guide et n'y sauraient suppléer, parce qu'ils sont tous écrits pour des disciples déjà instruits par des cours sous des professeurs ou démonstrateurs [...] j'ai pris des livres qui supposant des connaissances que je n'avais pas ne m'ont pu mener à l'inconnu que par l'inconnu, ce qui n'est pas le moyen d'apprendre<sup>41</sup>."

Il déplore en outre l'absence d'illustration dans ces ouvrages renommés :

"Quand j'ai vu dans mon *Linnaeus* la classe et l'ordre d'une plante qui m'est inconnue, je voudrais me figurer cette plante, savoir si elle est grande ou petite, si la fleur est bleue ou rouge, me représenter son port ? Rien. Je lis une description caractéristique, d'après laquelle je ne puis rien me représenter. Cela n'est-il pas désolant ?<sup>42</sup> "

Cette absence n'était pas un oubli de Linné ;

<sup>38</sup> D'Escherny, *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, 1811, tome 3, p. 66.

<sup>39</sup> Méthode qui consiste à classer les végétaux à partir de "l'ensemble et de la combinaison des parties les plus essentielles de la végétation ; la fleur, le fruit, la graine, la disposition des tiges et des branches, etc." (Marc Antoine Louis Claret de La Tourrette et François Rozier, *Démonstrations élémentaires de botanique pour l'usage de l'école vétérinaire*, Lyon : Jean-Marie Bruyset, 1766, volume 1, p. 11).

<sup>40</sup> Rousseau à la duchesse de Portland, lettre du 12 février 1767, CC 5725.

<sup>41</sup> Rousseau à Clappier, lettre du 23 décembre 1768, CC 6512.

<sup>42</sup> Rousseau à la duchesse de Portland, lettre du 12 février 1767, CC 5725.

il a justifié ce choix dans *Genera plantarum*<sup>43</sup> et dans *Philosophia botanica*<sup>44</sup>. Les images, affirmait-il, peuvent aider les enfants, mais le cerveau mature n'en a pas besoin. Cette conception développée par Linné est en adéquation avec la tendance générale des travaux taxonomiques du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>45</sup>. Malgré son admiration pour le botaniste suédois, Rousseau ne partage pas cette opinion ; dès le début de ses études de botanique, il se met en quête de travaux illustrés, tout spécialement des herbiers de la Renaissance :

“Il me semble que tous les livres qu'on écrit sur la botanique ne sont bons que pour ceux qui la savent déjà [...]. J'ai pris le parti de renoncer à toute lecture et de vendre mes livres et mes estampes, pour acheter des plantes gravées ; sans avoir le plaisir d'apprendre, j'aurai celui d'étudier et pour mon objet cela revient à peu près au même<sup>46</sup>.”

En décembre 1764, il en cherche encore :

“Je ne manque pas de livres de botanique ; ce dont j'ai besoin, c'est des figures de plantes bien dessinées et bien gravées, et je me tourmente pour en avoir sans pouvoir en obtenir aucune d'aucun côté : cela me désole<sup>47</sup>.”

Trois ans plus tard, il écrit : “S'il paraît quelque chose de nouveau sur la botanique, surtout des plantes gravées, je vous prie de m'en

donner avis<sup>48</sup>.” Rousseau semble avoir eu l'intention d'utiliser ces plantes gravées à d'autres fins que l'étude ou le plaisir passif. Il veut les colorier et les utiliser pour les regarder dans une optique<sup>49</sup>, appareil de divertissement populaire de l'époque :

“L'usage que j'en veux faire est d'enluminer des plantes et fleurs dans leurs couleurs naturelles et d'autres estampes et paysages pour une optique<sup>50</sup>.”

Rousseau justifie cette quête d'“un recueil de plantes gravées et bien ressemblantes, quand même il faudrait y mettre un certain prix [...] : cela me procurerait encore le plaisir de m'occuper l'hiver à les enluminer<sup>51</sup>.” Son ami Du Peyrou se réjouit : “Le plus grand plaisir que vous pouviez me faire était de trouver de votre goût l'étui avec les couleurs. Pour en faire usage, il ne faut pas être au fait de toutes les plantes. Mais il vous faut un Garsault<sup>52</sup>.” Peu de temps après<sup>53</sup>, Rousseau commande cet ouvrage contenant sept cent vingt-neuf illustrations de plantes et d'animaux qui, selon Du Peyrou, “n'est pas d'un grand prix, les 5 volumes ne coutant que deux louis<sup>54</sup>” ; il l'utilisera jusqu'en 1768<sup>55</sup>.

Par ailleurs, Rousseau appréciait tout particulièrement deux travaux pré-linnéens : “[...] l'un de Tournefort, en trois volumes in-4°, intitulé *Institutiones rei herboriæ* ; ou [...]

43 Carl von Linné, *Genera plantarum*, 2<sup>e</sup> édition, Leyde : C. Wishoff, 1742, p. viii, paragraphe 13.

44 Carl von Linné, *Philosophia botanica*, Stockholm : G. Kiesewetter, 1751, p. 97, paragraphe 151.

45 Brian W. Ogilvie, “Image and text in natural history, 1500-1700”, dans *The Power of images in early modern science*, Basle, 2003, pp.141-142.

46 Rousseau à Malthus, lettre du 2 janvier 1767, CC 5655.

47 Rousseau à Duchesne, lettre du 16 décembre 1764, CC 3746.

48 Rousseau à Guy, lettre du 20 janvier 1767, CC 5681.

49 Jean André Deluc (1727-1817), un pionnier de la géologie, en donne la définition dans une lettre à Rousseau datée du 15 décembre 1764 : “On appelle communément aujourd'hui une optique, cette machine dans laquelle un miroir et un grand verre lenticulaire redressent des estampes couchées horizontalement et en détachent les objets” (CC 3744).

50 Rousseau à Deluc, lettre du 20 décembre 1764, CC 3755.

51 Rousseau à Coindet, lettre du 27 avril 1765, CC 4344.

52 François Alexandre Pierre de Garsault, *Les Figures de Plantes et animaux d'usage en médecine, décrites dans la “Matière médicale” de M. Geoffroy*... dessinés d'après nature par M. de Garsault, 5 volumes de planches et 1 volume de texte, Paris : Didot le Jeune, 1764-1765.

53 Rousseau à Duchesne, lettre du 19 mai 1765, CC 4417.

54 Du Peyrou à Rousseau, lettre du 30 avril 1765, CC 4359.

55 Rousseau à Du Peyrou, lettre du 3 mars 1768, CC 6271.

le livre du même auteur intitulé *Elemens de botanique* ; l'autre livre est de M. Vaillant, intitulé *Botanicon Parisiense in-folio*<sup>56</sup> ; ces deux livres doivent être chers à cause des figures [...]”<sup>57</sup>.

Tournefort était un systématique pré-linnéen majeur, dont la division des plantes fleurissantes a été reprise par Antoine Laurent de Jussieu dans sa méthode naturelle<sup>58</sup> ; Vaillant démontra la reproduction sexuelle au Jardin du roi en 1717 et fut, dès lors, l'un des pères à la fois du système sexuel de Carl Linné et de la méthode naturelle, attribuant un rôle clé à la position des étamines par rapport au pistil.

Rousseau s'appuie sur les ouvrages de ces deux botanistes lorsque, le 17 juillet 1771, il part avec la “caterve du Jardin du roi” à la recherche du *Plantago monanthos* sur les bords du lac d'Enghien<sup>59</sup>.

### Les Lettres élémentaires sur la botanique (1771-1774)

Entre 1771 et 1774, Rousseau écrit huit lettres sur la botanique à Madeleine Delessert<sup>60</sup>. Ces lettres missives ne sont pas destinées à être publiées ; elles le seront, à titre posthume, sous le titre de *Lettres élémentaires sur la botanique...*, dans l'édition de Genève de la *Collection complète des œuvres de Jean-Jacques*

Rousseau (1781-1782)<sup>61</sup>. En fait de lettres, Madeleine Delessert demande à Rousseau “un petit catalogue des plantes les plus connues avec des marques pour les reconnaître<sup>62</sup>” dont elle se serait servi pour initier à cet art sa fille Marguerite, dite Madelon, âgée de quatre ans<sup>63</sup>. Il répond : “Votre idée d'amuser un peu la vivacité de votre fille et de l'exercer à l'attention sur des objets agréables et variés comme les plantes me semble excellente, mais je n'aurais osé vous la proposer de peur de faire le M. Josse ; puisqu'elle vient de vous je l'approuve de tout mon cœur [...]”<sup>64</sup>.

Ces lettres ne reflètent pas uniquement l'intérêt de Rousseau pour la botanique, elles témoignent aussi des liens qu'il avait noués avec les familles Roguin et Boy de la Tour. Madeleine Boy de la Tour et sa sœur Julie<sup>65</sup> étaient proches de Rousseau, qui appelait la première “Cousine”, faisant l'éloge de son “grand sens et excellent caractère<sup>66</sup>”, et la seconde “Tante Julie” pour laquelle il confectonna un superbe herbier<sup>67</sup>.

Rousseau dira plus tard de ces lettres, initialement adressées à Madeleine pour servir à l'instruction de sa fille Marguerite, qu'il les destinait à l'ensemble de ses enfants (elle en eut dix) :

“Lorsque vous me proposâtes, chère cousine,

<sup>56</sup> La copie manuscrite de cet ouvrage par Rousseau est conservée à l'Université de Harvard (Richmond Laurin Hawkins, “Manuscripts of Jean-Jacques Rousseau at Harvard University”, dans *The Romantic review*, volume XX, juillet/septembre 1929, pp. 215-217).

<sup>57</sup> Rousseau à Duchesne, lettre du 28 avril 1765, CC 4351.

<sup>58</sup> Antoine Laurent de Jussieu, “Exposition d'un nouvel ordre des plantes adopté dans les démonstrations du jardin royal”, dans *Histoire de l'Académie Royale des Sciences avec les mémoires de mathématiques et de physique pour la même année tirée des registres de cette académie, année 1774*, Paris, 1778, p. 193.

<sup>59</sup> Rousseau à Claret de La Tourrette, lettre du 25 janvier 1772, CC 6926. La «caterve» est un mot en usage en XVI<sup>e</sup> siècle, mais oublié au XVIII<sup>e</sup>, qui veut dire : foule ou bande.

<sup>60</sup> Madeleine Catherine Delessert (1747-1816), fille aînée de Pierre Boy de la Tour (1706-1758) et de Julie Roguin (1715-1780). Ces huit lettres sont conservées au Musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency.

<sup>61</sup> *Collection complète des œuvres de Jean-Jacques Rousseau*, volume 14, 1782, pp.432-518.

<sup>62</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 22 août 1771, CC, 6883. Rousseau répondit avec un long discours sur les familles de plantes.

<sup>63</sup> Marguerite Madeleine (dite 'Madelon') Delessert (1767-1839), fille aînée d'Etienne et Madeleine Delessert.

<sup>64</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 22 août 1771, CC 6883.

<sup>65</sup> Julie Emélie Willading (1751-1826), fille cadette de Pierre Boy de la Tour (1706-1758) et de Julie Anne Roguin (1715-1780).

<sup>66</sup> *Les Confessions*, OC I, p. 590.

<sup>67</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 16 mai 1772, CC 6938 ; l'herbier est conservé à la Zentralbibliothek de Zurich.

de vous donner la connaissance de quelques plantes pour l'amusement de vos enfants, je jugeai qu'on pouvait leur rendre cet amusement utile par une étude un peu méthodique qui les accoutumât peu à peu à l'attention, à l'observation et surtout au bon raisonnement<sup>68</sup>."

Deux d'entre eux deviendront des naturalistes passionnés : Etienne et Benjamin Jules ; ce dernier est à l'origine d'un des plus grands musées privés du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>69</sup>.

L'approche de Rousseau se fonde sur la méthode naturelle, une méthode novatrice développée par Michel Adanson (1727-1806) et les Jussieu (Bernard et son neveu Antoine Laurent)<sup>70</sup>. Les lettres de Rousseau constituent une longue dissertation sur l'"air de famille" ou le "port" qui révèle la famille à laquelle appartient une plante. Avec une certaine pratique, l'élève peut identifier "les premiers linéaments des plantes, quoique si légèrement marqués, que [l'] œil clairvoyant sait déjà distinguer un air de famille dans les liliacées [...]"<sup>71</sup>.

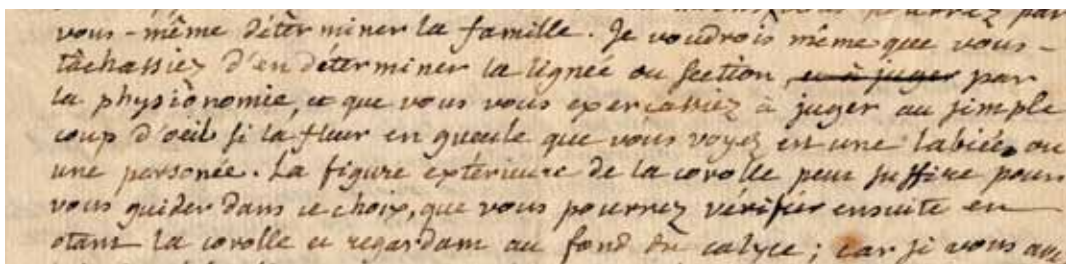
Il ajoute dans la quatrième lettre :

"Je voudrais même que vous tâchassiez d'en déterminer la lignée ou section par la physionomie, et que vous vous exerçassiez à juger au simple coup d'œil si la fleur en gueule que vous voyez est une labiée ou une personée. La figure extérieure de la corolle peut suffire pour vous guider dans ce choix [...]"<sup>72</sup>."

Dans la sixième lettre, Rousseau insiste sur l'importance de la pratique pour identifier le port :

"[...] je crois néanmoins vous en avoir donné une idée suffisante pour pouvoir, après quelques mois d'herborisation vous familiariser avec l'idée générale du port de chaque famille ; en sorte qu'à l'aspect d'une plante, vous puissiez conjecturer à peu près si elle appartient à quelqu'une des cinq familles et à laquelle ; sauf à vérifier ensuite par l'analyse de la fructification si vous vous êtes trompée ou non dans votre conjecture [...] on s'y trompera rarement au premier coup d'œil"<sup>73</sup>."

Plus important encore, le port peut être déterminé sans les fructifications, ce qui



#### Lettre de J.-J. Rousseau à Madeleine Delessert

19 juin 1772 (Cat. n°87)

<sup>68</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 30 août 1773, CC 7007. Etienne Gabriel Delessert (1735-1816) et Madeleine Catherine Marie, née Boy de La Tour (1747-1816), eurent 7 fils et 3 filles : Marguerite Madeleine, dite Madelon (1769-1839), Jules Jean Jacques (1769-1779), Jacques François Gabriel Etienne (1771-1794), Benjamin Jules Paul (1773-1847), une fille non dénommée (1775), Anne Pierre Alexandre (1776-1833), Alexandre Etienne (1777-1833), Jeanne Emilie (1778-1830), François Marie (1780-1868), Gabriel Abraham Marguerite (1786-1858).

<sup>69</sup> Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, Paris, 1845.

<sup>70</sup> Voir note 39.

<sup>71</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 18 octobre 1771, CC 6898.

<sup>72</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 19 juin 1772, CC 6949.

<sup>73</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 2 mai 1773, CC 6992.

constitue une différence clé par rapport au système sexuel de Linné :

“Les arbres et toutes les grandes plantes ne se prennent que par échantillon. Mais il faut que cet échantillon soit si bien choisi, qu’il contienne toutes les parties constitutives du genre et de l’espèce, afin qu’il puisse suffire pour reconnaître et déterminer la plante qui l’a fourni. Il ne suffit pas que toutes les parties de la fructification y soient sensibles ce qui ne servirait qu’à distinguer le genre, il faut qu’on y voie bien le caractère de la foliation et de la ramification ; c’est-à dire, la naissance et la forme des feuilles et des branches, et même autant qu’il se peut quelque portion de la tige ; car comme vous verrez dans la suite ; tout cela sert à distinguer les espèces différentes des mêmes genres qui sont parfaitement semblables par la fleur et le fruit<sup>74</sup>.”

Ainsi, l’élève peut distinguer la grande ciguë des plantes à l’apparence similaire - le persil et le cerfeuil - “surtout par le feuillage” :

“Quand vous vous serez bien assurée de la Ciguë en fleurs, vous vous confirmerez dans votre jugement en froissant légèrement et flairant son feuillage [...]. Vous examinerez ensemble et séparément ces trois plantes dans tous leurs états et par toutes leurs parties, surtout par le feuillage, qui les accompagne plus constamment que la fleur, et par cet examen comparé et répété jusqu’à ce que vous ayez acquis la certitude du coup d’œil vous parviendrez à distinguer et connaître imperceptiblement la Ciguë. L’étude vous mène ainsi jusqu’à la porte de la pratique [...]<sup>75</sup>.”

Rousseau critique les spécimens de Madeleine, à cause du peu d’intérêt qu’elle a porté au feuillage : “Vous n’avez pas eu soin d’y mettre des feuilles avec la fleur, et [...] le feuillage est souvent nécessaire pour déterminer l’espèce [...]<sup>76</sup>.” Il possédait plusieurs ouvrages sur le sujet : “Pour achever ma collection de livres de botanique, j’aurai encore besoin du traité des arbres et arbustes de M. du Hamel chez Guérin et de la Tour, et d’un in-12 intitulé *Methodus Foliorum*, par M. de Sauvages<sup>77</sup>.”

Cohérent avec la méthode naturelle, Rousseau maintient que la “véritable étude” des plantes inclut l’étude de toutes leurs parties :

“[...] j’aurai toujours le même empressement à contribuer à vos amusements et à ceux de la charmante Madelon, mais pour reprendre ce petit travail avec un peu de succès, il faudrait que j’eusse une idée un peu plus précise de vos goûts et de vos progrès [...]. Les six familles, dont j’ai essayé de vous décrire la fructification pour consulter votre goût et vous familiariser avec quelques termes, sont prises pour ainsi dire au hasard [...]. Cet essai étant fait il en faudrait connaître bien le succès pour commencer au point convenable la véritable étude, qui ne consiste pas seulement dans celle de la fructification mais des plantes dans leur ensemble et dans toutes leurs parties<sup>78</sup>.”

La classification utilisée dans les lettres est basée sur cette méthode, et non sur le système sexuel de Linné :

“Mon intention est de vous décrire d’abord six de ces familles pour vous familiari-

<sup>74</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 11 avril 1773, CC 6988.

<sup>75</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 16 juillet 1772, CC 6954.

<sup>76</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre de fin mars/début avril 1774, CC 7031.

<sup>77</sup> Rousseau à Duchesne, lettre du 19 mai 1765, CC 4417. Henri Louis Duhamel du Monceau, *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, Paris : H.-L. Guérin et L.-F. Delatour, 1755 ; François Boissier de Sauvages de La Croix, *Methodus foliorum, seu Plantæ floræ Mospeliensis, juxta foliorum ordinem...*, La Haye, 1751. Rousseau vendra son exemplaire abondamment annoté, ainsi que sa bibliothèque botanique à Daniel Malthus ; Thomas, le fils de ce dernier, le légua au Jesus College de l’université de Cambridge.

<sup>78</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 21 janvier 1774, CC 7047.

ser avec la structure générale des parties caractéristiques des plantes. Vous en avez déjà deux ; reste à quatre qu'il faut encore avoir la patience de suivre. Après quoi laissant pour un temps les autres branches de cette nombreuse lignée et passant à l'examen des parties différentes de la fructification nous ferons en sorte que, sans peut être connaître beaucoup de plantes vous ne serez du moins jamais en terre étrangère parmi les productions du règne végétal<sup>79</sup>."

Tout au long de ses sept lettres, Rousseau décrit six des sept principales familles considérées comme "précieuses" par Jussieu "puisqu'elles sont la base de nos recherches<sup>80</sup>" : *Liliaceae*, *Cruciferae*, *Leguminosae*, *Labiatae*, *Compositae*, et *Umbelliferae*. Quant à la huitième lettre, écrite avant la sixième portant sur la confection d'un herbier, Rousseau ne la met pas "en ligne de compte parce qu'elle interromprait l'ordre [qu'il s'est] proposé<sup>81</sup>."

En conclusion de ses lettres sur les familles de plantes, Rousseau écrit :

"Je commençai donc par [...] quelques notions générales des parties de la fructification ou résident les caractères les plus essentiels et les plus constants des plantes et par lesquels on vient le mieux à bout de les classer. Je vous offris pour premiers objets cinq ou six familles des plus nombreuses et des plus saillantes du règne végétal, et je tâchai d'accoutumer vos yeux à démêler et distinguer leurs parties essentielles en attendant que vous y pussiez reconnaître cet air de famille [port] qui les distingue même sans fructification, mais

qui ne frappe que les yeux suffisamment exercés<sup>82</sup>."

La méthode naturelle qui sert de principe d'organisation pour les lettres est reprise dans la composition de l'herbier que Rousseau réalise à l'attention de Madelon Delessert : *Medicago arabica* L. à la dénomination, il substitue les termes "Légumineuses" (*Leguminosae*).

Outre qu'il témoigne de son engouement pour la méthode naturelle, ce magnifique herbier conservé au Musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency, est une preuve de la passion de Rousseau pour la botanique et de sa profonde amitié avec les Boy de La Tour et les Delessert.



Planche du Pois, *Recueil de plantes coloriées, pour servir à l'intelligence des lettres élémentaires sur la botanique de J.-J. Rousseau* par J. Aubry, 1789 (Cat. n°91)

<sup>79</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 16 mai 1772, CC 6938.

<sup>80</sup> Antoine Laurent de Jussieu, "Exposition d'un nouvel ordre des plantes", dans *Histoire de l'Académie Royale des Sciences avec les mémoires de mathématiques et de physique pour la même année tirée des registres de cette académie, année 1774*, Paris, 1778, p. 178.

<sup>81</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 2 mai 1773, CC 6992.

<sup>82</sup> Rousseau à Madeleine Delessert, lettre du 30 août 1773, CC 7007.